Patrick Vuitton

SBAM

Janvier 2018

Patrick.vuitton arobase free.fr

Teresa	caissière, entre deux âges
Leila	caissière, jeune, maquillée
Irène	caissière, évanescente
Giii (Gilbert)	beau garçon à bretelles
André Burel	gérant à l'ancienne
François René Roquemaure	loup mi-jeune

Un supermarché.

Trois caisses enregistreuses.

Une batterie d'écrans de télésurveillance.

Des panneaux de promotion accrochés au plafond.

Des boites de conserves de petits pois en tête de gondole.

Panneaux de promotion pour la rentrée scolaire :
Gai gai l'écolier
Des gommes, des crayons, de la moquette au plafond
Entrez, c'est la rentrée.

André est juché sur une chaise, face au public, un papier à la main ; plus loin, Teresa et Leila sont à leurs caisses

ANDRÉ. Quel plaisir de vous voir tous ici. Trente ans dans notre magasin. Magnifique aventure. Trente ans, plus d'une génération de clients : ils mangeaient nos petits pots, ils achètent des couches. Le quartier a beaucoup changé. Et notre métier a changé. Je me souviens encore de l'arrivée du code-barres, une vraie révolution, je peux vous l'avouer maintenant, toutes les nuits je voyais défiler des zèbres éclairés par des lasers rouges.

Je suis ému, après le discours de notre Directeur Général, Monsieur Perceval, venu tout spécialement du siège, et je voudrais dire ce que représente pour moi cette médaille... Biscuits salés, vin blanc cassis pour le kir, cacahuètes, j'oublie des choses. Les trente glorieuses, comme on dit. J'ai débuté comme simple magasinier, et si j'ai pu gravir tous ces échelons, je le dois à des gens comme le père de Monsieur Perceval, qui savaient porter attention au personnel... Monsieur Perceval, chers collègues, chère Irène... Irène, ma petite caissière à moi, le soleil de mon rayon... Ma vraie vie va commencer je le sais...Irène, tu ne m'as jamais rien dit, il est vrai que je ne t'ai jamais rien demandé, et en ce jour considérable je me dévoile...

André s'interrompt, les bras en l'air, regarde autour de lui, descend de sa chaise et s'assoit. Les caissières sont face à face

TERESA. *(comme s'adressant à un client)* Vingt-six euros trente.
LEILA. *(idem)* Vous avez la carte du magasin ?
TERESA. Tu sais, moi si ma fille fait comme elle...
LEILA. Faut pas croire que tu le saurais.
TERESA. N'empêche, si elle l'avait su plus tôt...

LEILA. Tu parles, elle aurait recommencé avec lui.

TERESA. Oui, ben celui-là, c'est un beau salaud. Non, la carte pas en dessous de 5 euros. Dis donc, tas vu sa baraque !

LEILA. Et qu'est-ce que tu lui feras si tu l'apprends, à ta fille ? Deux pièces d'identité, s'il vous plaît.

TERESA. Bouclée à double tour.

LEILA. T'as raison, c'est un beau salaud, salaud, mais beau. Quarante trois cinquante.

TERESA. Il est vulgaire, avec ses bagues, ses cheveux dans le cou. Une histoire comme ça, on croirait pas que ça peut arriver. Douze zéro huit.

LEILA. Ça arrive tous les jours. Sept cent trente-deux.

TERESA. Quinze cent quinze.

TERESA. Tu es là jeudi ?

LEILA. Non je récupère pour dimanche.

TERESA. Je vais encore me retrouver avec Irène.

LEILA. Ma pauvre ; elle me fait penser, tu sais à qui ?

TERESA et LEILA. Johana !

Elles échangent leur place. Giii monte sur la chaise qu'avait occupée André

GIII. André, Dédé !
Ils mangeaient nos petits pots
Ils achètent des couches
Tu es sourd comme un pot
Et trop grave tu louches
T'as pas vu dans nos bouches
Tous les bonbons volés
Saïd, Dylan, Jeremy, José,
La tôle à Dédé fut notre a b c
Pour faucher les bédés et les CD
Dédé, les bébés t'ont dépouillé
Saïd, Dylan, Jeremy, José,
Le quartier a changé.

LEILA. Comment elle va, ta fille ?

TERESA. À l'école, ça a l'air d'aller, en tout cas il faut que ça aille, les études... Elle m'a dit, moi si j'étais à sa place à lui, j'y aurais flanqué une gifle.

LEILA. Mais pourquoi il est parti ?

TERESA. Figure-toi que l'argent, il le jouait au courses, et c'est Stevie qui lui dit.

André se déplace de droite et de gauche, pour arranger ci et noter ça.

LEILA. Attends, voila André.

TERESA. Non, y va voir au rayon.

LEILA. Alors c'est vrai ?

TERESA. Tu penses, elle lui raccroche au nez, et puis, quand même, elle a le doute, alors elle se pointe chez le Docteur Red, qu'elle trouve, devine ? dans les bras de Johana

LEILA. Ça je l'ai vu, le jour du foot, ça gueulait dans tout l'immeuble. Quelle allumeuse ! Elle s'est fait refaire les seins, il paraît. J'aimerais bien savoir... vivement ce soir ! *(un temps)* Toi aussi t'es divorcée. En chèque ou en espèce ?

TERESA. Quand on a fait ça, Charles et moi, c'était pas pareil, tu peux pas comprendre.

LEILA. Moi, je préfère pas me marier que de divorcer.

TERESA. Tu sais...

Giii entre avec sa démarche chaloupée.

LEILA. Quoi ?

TERESA. Non, rien

LEILA. Si, dis-moi quoi, tu me dis tu sais, comment tu veux que je sache si tu me dis même pas quoi à moi.

TERESA. Attends, tiens, v'la ton amoureux.

LEILA. Tais-toi.

GIII. Comment ça va depuis hier ? Vous êtes habillée canon, aujourd'hui, sauf la blouse, ça craint un peu. N'est-ce pas, Madame, qu'elle est habillée canon, votre collègue ? C'est combien, le sourire ? Je voudrais juste un sourire, j'en ai pas trouvé en rayon, et puis des yaourts à boire, mais je sais pas si j'ai des céréales à la maison, ça fait rien, je repasserai. Leila, c'est bien ça qu'il y a sur votre étiquette, là. J'ai pas d'étiquette ! Vous pouvez m'appeler Giii, mes potes c'est

comme ça qu'ils m'appellent, au revoir Madame Teresa, au revoir Mademoiselle Leila, faut juste que j'aille soutenir le mur un peu et je reviens.

Giii s'éloigne à l'arrivée d'André, méfiant ; de la marchandise volée dépasse de son pantalon (chapelet de saucisses etc.) et va soutenir le mur.

ANDRÉ. Ça va, Teresa, tout est calme ?

TERESA. Tout est calme, Monsieur André.

ANDRÉ. ...le dernier de la bande.

TERESA. Il a l'air d'avoir un petit boulot... maçon je crois.

ANDRÉ. Les plus jeunes, ils sont vraiment durs.

LEILA. Oui, bien tout est dur, non ?

André s'éloigne, inspectant à droite à gauche, tenant une sorte d'inventaire sur une feuille reposant sur une planchette.

LEILA. T'as pas deux billets de cinq ?

TERESA. Dis-donc, il est bien amoureux !

LEILA. André ?

TERESA. Leila, ne fais pas l'idiote ; c'est sûr qu'y va revenir te voir.

LEILA. Et ben s'y revient, j'appelle André. Non mais, y se croit tout permis celui-là.

TERESA. Giii ! Giii Giii !

LEILA. Si y te plaît à toi, t'as qu'à pas te gêner, je te le laisse.

TERESA. Il est pas mal.

LEILA. C'est pas du tout mon genre de garçon.

TERESA. C'est quoi ton genre de garçon ?

LEILA. Il pense qu'à s'amuser.

TERESA. Profites-en !

LEILA. Tu laisserais ta fille fricoter avec lui ?

TERESA. Je serais trop jalouse.

LEILA. Giii !

TERESA. Giii Giiii. Il te plaît pas, t'es sûre ?

LEILA. J'ai dit que c'était pas mon genre de garçon, c'est tout. Faudrait qu'il s'accroche !

TERESA. Ben moi, y serait dans ma baignoire, j'irais pas coucher dans mon lit.

LEILA. Qu'est-ce qu'y ferait dans ta baignoire ?

TERESA. C'est manière de dire, de toute façon j'ai pas de baignoire, c'est le bac à douche qui se replie sous l'évier.

André remonte sur sa chaise et reprend son discursus interruptus :

ANDRÉ. Gobelets en plastique, serviettes en papier, ne pas oublier de grands sacs poubelles pour jeter tout ça à la fin, et bien montrer que je passe en caisse. Chère Irène, chers collègues, Monsieur Perceval ...

François René entre au loin avec un téléphone portable.

FRANÇOIS RENÉ. Allo ? Écoute c'est pas le moment, je suis en plein... Non je ne suis pas dur avec eux, je les éduque, le monde est dur...

André se tait, repart, s'arrête, poursuit en haussant le ton, gêné.

ANDRÉ. ...il est devenu courant aujourd'hui d'entendre que le travail n'est plus nécessaire à l'épanouissement de l'homme...

FRANÇOIS RENÉ. Oui... non... appelle ça une punition si ça te chante, pour moi non.

ANDRÉ. ...mon instituteur, lui, nous montrait deux moulages en plâtre de crânes assez semblables...

FRANÇOIS RENÉ. Tu es chez toi ou chez l'autre ? Je te rappelle...

ANDRÉ. ...il nous expliquait la différence entre l'australopithèque et l'homme, et la différence c'était que l'homme avait fait fonctionner sa tête et sa main pour créer des outils, et qui dit outil, dit travail. Homo habilis, l'homme habile taillait des galets, il ne se contentait pas de faire sa cueillette dans le grand supermarché de la nature...

François René après l'avoir écouté, va vers lui ; André range son papier, met son stylo derrière l'oreille, puis dans sa poche de poitrine. Il descend de sa chaise, confus.

FRANÇOIS RENÉ. André Burel ?

ANDRÉ. Oui.

FRANÇOIS RENÉ. François René Roquemaure. Je suis en retard.

ANDRÉ. Ce n'est rien.

FRANÇOIS RENÉ. Excusez-moi.

ANDRÉ. Non, non.

FRANÇOIS RENÉ. Si, j'insiste, je vous prie de m'excuser.

ANDRÉ. Vous êtes excusé.

FRANÇOIS RENÉ. Merci. Je n'ai hélas pas tout le temps que je voudrais, d'où mon retard. Il va falloir aller à l'essentiel. Savez-vous pourquoi je suis là ?

ANDRÉ. On m'a fait prévenir ce matin de votre arrivée, par le siège, mais sans me dire précisément.... qui... l'objet... votre fonction... vous venez de nous rejoindre ? Bienvenue dans cette vieille maison !

FRANÇOIS RENÉ. Non. C'est vous qui venez de nous rejoindre. Mon groupe a racheté votre groupe.

François René tend une carte. André cherche en échange, dans toutes ses poches, une carte qu'il n'a pas et déchiffre celle de François René.

ANDRÉ. Profile SAS. Je vois. SAS ?

FRANÇOIS RENÉ. Société par Action Simplifiée. Prononcer Pro-fi-leu en Allemagne, profaïl aux states, profile en France... Je ne voudrais pas abuser de votre temps avec un cours de langue. Puis-je suggérer que nous commencions par faire un rapide tour. Un tour, comme on dit, du propriétaire. C'est important d'aller dans le concret vous savez. On achète en bloc, des mètres carrés, des

chiffres d'affaires. Un effectif. C'est abstrait. Je connais l'effectif ici. Puis l'organigramme, ensuite votre fonction, votre nom. Votre visage. Et nous discutons... Alors je peux dire, je commence à vous connaître. Très heureux de vous rencontrer.

ANDRÉ. Tout l'honneur est pour moi.

FRANÇOIS RENÉ. Super promotion sur la sauce bolognaise, dites-moi.

ANDRÉ. Je dois dire qu'on a mis le paquet.

FRANÇOIS RENÉ. Le paquet dans la sauce !

ANDRÉ. 20%, à peu près.

FRANÇOIS RENÉ. Et là, le maxi choco, vous avez... mis... le paquet aussi.

ANDRÉ. Oui, enfin, le... paquet...pas tout à fait, cinquante en moins, ça fait...

FRANÇOIS RENÉ. La patate ? vous avez mis la patate ? 15% de rabais, c'est la patate, 20%, le paquet, une patate par ci, un paquet par là. André !

ANDRÉ. Oui ?

FRANÇOIS RENÉ. André, vous permettez que je vous appelle André ?

ANDRÉ. Bien sûr euh...

FRANÇOIS RENÉ. François René. Je suis là pour vous aider.

ANDRÉ. Ah !

FRANÇOIS RENÉ. Vous savez pourquoi notre groupe a racheté votre groupe ?

ANDRÉ. Pour nous aider.

FRANÇOIS RENÉ. Nous vous avons racheté parce que nous étions les plus profitables.

ANDRÉ. Votre groupe profitable a acheté aussi notre plus proche concurrent, à moins de cinq cent mètres.

FRANÇOIS RENÉ. Nous gardons des enseignes distinctes.

ANDRÉ. Vous fermez souvent des magasins " en trop " pour vendre en ligne.

FRANÇOIS RENÉ. André, votre métier c'est quoi ?

ANDRÉ. Vendre des petits pois, des tas de boites de petits pois, sur chaque boite on dégage du profit.

FRANÇOIS RENÉ. Non.

ANDRÉ. Ça fait pas de profit ?

FRANÇOIS RENÉ. Pas assez

ANDRÉ. Faut les vendre plus cher ?

FRANÇOIS RENÉ. Idiot !

André sursaute

FRANÇOIS RENÉ. *(indulgent et professoral)* Il faut vendre plus... vite. Démonstration. Vous recevez un semi-remorque rempli de palettes de caisses de boites de petits pois. On est lundi 1er mars, vous payez votre fournisseur soixante jours plus tard, soit...

ANDRÉ. Le premier mai ; *(à part)* non, le premier mai c'est férié.

FRANÇOIS RENÉ. Vous réceptionnez le camion le premier mars, vous mettez en rayon le 17 mars parce qu'il vous en restait, vous n'aimez pas les ruptures de stock, il s'en vend cinquante boites par jour, la dernière est vendue le 28 avril ; vous avez payé le type qui l'a mis en rayon, la caissière...

ANDRÉ. *(à part)* Irène !

FRANÇOIS RENÉ. ... et le loyer, l'entretien, la taxe professionnelle, le monceau de charges sous lequel on croule.

ANDRÉ. *(à part)* L'envoyé spécial de la Direction du groupe profitable...

FRANÇOIS RENÉ. Et nous, Pro-fi-leu, Profaïl, Profile, nous réceptionnons un semi-remorque le premier mars, les palettes sont déchargées une demi-heure après, les boites en rayon l'après-midi, on a fait une promo monstre dans toutes les boites aux lettres et sur les réseaux sociaux, le 9 on lance la commande pour réapprovisionner en flux tendu parce que le 11, tout est vendu, on a encore le temps pour payer le type qui les a mis en rayon et la caissière.

ANDRÉ. *(à part)* Irène

FRANÇOIS RENÉ. Et on a vendu aussi le côtes-du-rhône et les biscottes, et le 22 on a le double, et on a pas encore payé le fournisseur pour la première livraison. Avec tout l'argent de toutes ces boites à flux tendu, on achète votre chaîne de magasins, avec ses stocks de boites de petit pois qui se vendaient lentement, on achète votre boite, avec tous ses boites, ses clients et ses salariés et on achète aussi votre concurrent. Et on est le vendeur numéro 1 du marché, on dicte nos conditions aux fournisseurs, ils doivent nous payer pour être référencés, et s'il y en a un qui râle on va acheter de l'autre côté de l'Atlantique - sauf le côtes-du-rhône, on prend un vin espagnol – il faut agir à l'échelle de la planète, tant pis si on paie plus cher au début, rien que pour lui briser les reins et qu'il reste avec son stock. C'est ça notre métier.

ANDRÉ. Lui briser les reins.

FRANÇOIS RENÉ. Notre métier, votre métier, c'est de faire tourner de l'argent. La marchandise n'a aucune valeur et pour seule fonction de représenter de l'argent. Pensez-y, l'argent est plus périssable que la viande.

ANDRÉ. Le temps, c'est de l'argent.

FRANÇOIS RENÉ. Non, non André, la vitesse, c'est de l'argent. Si vous avez compris ça, chez nous, vous irez loin.

ANDRÉ. J'irai plus vite que ceux qui vont plus loin.

FRANÇOIS RENÉ. Parfait ! Vous allez me transmettre vos états mensuels glissants ; ordonner à vos caissières qu'elles saluent chaque client. Un sourire, un "bonjour" parfaitement audible et "au revoir, merci". C'est facile à retenir, il ne faut que des choses faciles, SBAM !

ANDRÉ. SBAM !

FRANÇOIS RENÉ. Se Sourire Be Bonjour A Au revoir, Me Merci SBAM... Au fait, avant que je parte, c'est homo sapiens qui s'est répandu partout, sapiens sapiens, c'est la mondialisation ! Homo habilis, l'outil, la pierre taillée, c'est une étape, mais il était un peu... là chez lui, dans ses cavernes, et quand sapiens est arrivé...

ANDRÉ. C'est pas Néandertal ?

FRANÇOIS RENÉ. Peu importent les détails, André, ce qui est clair, la mondialisation, c'est nouveau, mais ça fait longtemps et en plus maintenant c'est rapide... Justement, vous n'avez pas le temps de subir un cours de philosophie. Et moi de le donner. Café-philo. Supermarché-philo, il y a peut-être un créneau. Mais sans doute pas. A très bientôt, André... J'ai de grands projets, ici !

François René pianote sur son téléphone, franchit les caisses en parlant dans son portable comme si rien n'existait autour de lui.

FRANÇOIS RENÉ. C'est moi, alors tu peux pas te débrouiller pour que ta mère les garde, elle adore ça ! Et eux aussi, ils peuvent faire tout ce que tu leur interdis... Mais dimanche, pas question, je veux les voir !

André, perplexe, tenant sa chaise serrée contre lui, va vers les caissières.

TERESA. Monsieur André ? Ça va ?

ANDRÉ. *(absent)* SBAM ?

LEILA. Connais pas.

ANDRÉ. *(neutre)* Nôtre société vient d'être rachetée ; par Profile ou Profaïl, un groupe multinational.

LEILA. C'est bien ? Ou...

TERESA. Ils vont... garder ce magasin ?

LEILA. Ou c'est pas bien ? Vous croyez que...

TERESA. Monsieur André, dites-nous ce que vous savez, même si c'est dur. On a le droit de savoir.

ANDRÉ. Ils veulent nous transformer en entreprise "profitable".

LEILA. C'est tout ? Ben vous m'avez fait peur.

ANDRÉ. Très profitable.

TERESA. Très ? Je vois.

LEILA. C'est pas catastrophique.

ANDRÉ. C'est ça ou fermer.

TERESA. Oui, bien, fermer ou ça...

LEILA. Attendez, là, ça veut dire quoi, très profitable.

ANDRÉ. SBAM ; pour commencer.

LEILA. Avec les sous-titres, ça donne quoi ?

ANDRÉ. SBAM : Se, sourire, Be, bonjour, A, au revoir, Me, merci.

TERESA. Je vois pas.

LEILA. C'est évident ! Les clients d'un groupe profitable, ils doivent être contents, forcément, sinon ils iraient ailleurs.

TERESA. Je vois toujours pas.

LEILA. Alors ils arrivent à la caisse

ANDRÉ. Et SBAM !

TERESA. SBAM ?

LEILA. Ben oui, SBAM ; ils sont contents, alors ils arrivent avec le sourire, ils disent bonjour, au revoir, merci.

ANDRÉ. C'est presque ça, sauf que c'est le contraire ; le groupe est très profitable, donc vous êtes contentes d'avoir un boulot dans ce groupe, donc vous avez le Se sourire et tout le bam. SBAM. Obligatoire.

TERESA. Vous voulez rire ? Moi à la caisse je connais pas SBAM, mais je connais bien TMS.

ANDRÉ. S, Sourire ? M, Merci, T euh, T ?

Teresa fait le geste répétitif de prendre des objets pour les passer en caisse et se frotte le poignet.

TERESA. Troubles Musculo Squelettiques.

LEILA. Mais nous, déjà on dit bonjour, au revoir, on sourit.

ANDRÉ. Tout le temps ? à tout le monde ? ah ! pas assez profitable ! fermer !

LEILA. Il vous a demandé de nous demander de le faire ?

TERESA. Il lui a dit de nous dire de le faire.

LEILA. Moi je le ferai pas ; sourire sur commande, non mais puis quoi.

ANDRÉ. Vous pourriez... au moins essayer ?

LEILA. Vous me demandez d'essayer ou vous me dites d'essayer ?

ANDRÉ. J'essaye de faire en sorte que vous essayiez !

Leila à toute vitesse grimace et débite sa leçon.

LEILA. Bonjour merci au revoir sbam bonjour merci au revoir sbam bonjour merci au revoir, je crois que je le tiens, sbam, sbam, merci, merde, bonjour merci au revoir...

André ouvre la bouche, la referme, regarde Leila puis Teresa, puis le siège vide d'Irène et s'éloigne avec sa chaise.

ANDRÉ. Surveiller la progression du SBAM, de la persuasion, de la gentillesse. Et sévir si ça sourit pas ? Oublier homo sapiens, faire travailler homo habilis. Peaufiner mon discours. Convaincre Irène... SBAM ! Sourire, Beauté, Amour et...Magie, SBAM ! Séduction, Basculement, Accord et Mariage. SBAM ! Sexe, Baise... Stop ! Homo erectus.

Les panneaux promotionnent “la semaine des sept jours fantastiques” “le blanc”

Pénombre. Leila installe Giii, chaussé de rollers, dans un caddie pendant qu’il rappe, puis lui donne des boites une par une qu’il empile habilement jusqu’à l’écroulement.

GIII. Comme un rat en cage
j’ai la rage
de tout éclater
pourquoi quitter ma cage d’escalier
pour la cage d’à côté
ne nous mettons pas en ménage
en vaisselle ne nous mettons pas
ne nous mettons pas en repassage
je sais sortir ton corps sage de son corset

LEILA. L’homme est un animal domestiqué
incapable de survivre dehors
la société est notre clapier
tu crèves si tu sors

GIII. Toi au corps souple, à l’oeil noisette
oh mon écureuil trop honnête
laborieuse cotisante à la retraite
tout en rond tu fais tourner la cage
moi le rat je ne veux plus avancer
je bats en retraite
me retourne et me laisse glisser
la glisse la glisse la glisse
c’est ta jeunesse que le boulot carotte
et moi je rappe
toi internée tu souffres
moi je surfe sur internet
toi tu bosseras pour tes gosses
moi trop cool je roulerai ma bosse

tes semelles sont de plomb
j'ai des roulettes aux talons

LEILA. Dans tes bras tu veux m'envelopper
m'attacher m'emballer m'embobiner
m'enfermer dans mon destin de femelle
tu veux qu'un soir je te laisse
d'un coup de rein me coller
un polichinelle
dans le tiroir-caisse.

François René a repris le caddie des mains de Leila, a continué à le pousser, puis en extrait Giii.

GIII. *(ignorant François René et s'adressant à Leila)* Ah c'est le moment, une demi-heure pour bénéficier d'une remise de moins vingt pour cent sur toute une série d'articles jeunesse - la jeunesse à moins vingt pour cent c'est bradé, tout doit disparaître, c'est tout de suite alors n'hésitez pas ça passe très vite - vous trouverez une paire de sketba de marque démarquée à soixante-dix-neuf euros, le tricot de corps nid d'abeille à capuche signé Celmar, à moins que vous ne préféreriez ce large et confortable pantalon camouflé que vous mettez très bas sur la taille, il existe en kaki ex-armée rouge, en marine's, djihad et toute une série de guerres de basse intensité, frappes chirurgicales et nettoyages ethniques que vous pouvez découvrir sur notre stand pour ah il ne reste plus que vingt-cinq minutes, précipitez vous, jeune homme, mademoiselle, je vous signale également les lunettes adaptées à votre vision du monde, il y en a pour tous les goûts, la panoplie rasta avec en prime trois pelotes de laine jaune rouge et verte et le kit du jardinier ganja, allez roulez jeunesse aucu aucu aucu n'hésitation trois préservatifs pour le prix de quatre, on s'amuse on fouille on fouine tant qu'il en reste encore, dépêchez-vous attention dreadlocks métal mortel de ouf canon gamegirl mc scratche dj glisskate roller planche à fun console portable hacker hyper techno rave Xbox Switch kiffer Tinder shot

Snapchat Tik Tok éclaté au sol déchire grave swagg chanmé seum askip top top top c'est fini c'est trop tard c'est terminé foutu niqué.

François René le repousse.

FRANÇOIS RENÉ. Adieu, jeunesse, on pourrait avoir besoin de vous, pour faire quelques allers et retours rapides entre les caisses et les rayons. André, les caissières, Giii... Je vous aime déjà. Il y a de grandes choses à faire ici, pour vous. Avec vous. Il faut faire vite, sinon... Le mal est là, même si on ne le voit pas.

André, si vous pouviez m'écouter, voilà l'autre leçon que je vous donnerais. Redresser une entreprise. Prendre le pouvoir, décapiter la direction. Adieu Monsieur Perceval. Ca ne suffit pas. La réaction, après un rachat, c'est une peur diffuse. Le personnel n'ose plus prendre la moindre initiative. Une méthode : l'électrochoc. Saquer un employé, de préférence assez irréprochable, lisse, effacé. L'employé soit disant irréprochable est souvent un pur produit de la culture d'entreprise précédente, un frein au changement. Il se terre, le voilà débusqué, SBOUM ! Message : nul n'est à l'abri, il faut changer. Quelques promotions judicieuses ensuite, le tour est joué.

Je sais, vous, vous ne m'aimez pas. Vous aimez votre dentiste ? Cette dent a l'air saine, mais en dessous ? Il va l'arracher. Etre efficace, c'est sa manière à lui d'aimer.

Leila et Teresa, emmitouflées à leurs caisses

LEILA. C'est combien la chantilly en promotion ?

TERESA. Deux zéro cinq les quatre ; *(à un client)* bonjour.

LEILA. Deux zéro cinq ; au revoir, merci. C'est chiant ces promos, y sont pas foutus de mettre les bonnes étiquettes.

LEILA. Le pire, ça va être Noël.

TERESA. M'en parle pas, Noël, tout le tintouin, la cohue, les courses de dernière minute, la bouffe et les tonnes de jouets, on a pas fini de faire des heures.

Giii, déguisé en Père Noël de grand magasin.

GIII. Petit papa Noël, quand du ciel tu descendras, n'oublies pas mes sketbas.

TERESA. Le 24 décembre les femmes en sueur avec des caddies qui débordent, tellement elles ont peur de pas être à la hauteur.

LEILA. Une vieille, elle avait acheté un boudin blanc truffé, un seul, et une bouteille de vin, et puis elle a dit non j'ai pas assez pour le vin, je reviendrai et je suis sûre que j'ai vu un billet dans son porte-monnaie, elle est pas revenue.

TERESA. Et les pères comme des idiots plantés devant le rayon des jouets, se demandant quel âge peuvent bien avoir leurs rejetons parce que sur la boîte c'est écrit de 4 à 7 ans et s'ils ont pas déjà le truc bidule qui parle et fait pipi ou la console qu'a l'air bien à la télé.

Giii chantonne " o stille nacht " et remplit sa hotte/sac à dos de gros paquets. Il va faire des bises à Leila qui se défend mollement.

LEILA. Noël, si c'est comme l'année dernière, je tombe malade.

TERESA. Toi ça sera que ton deuxième. Moi ça fait dix-sept Noël.

LEILA. À ta place, y a longtemps que je serais partie !

TERESA. À ma place, tu y serais à ma place, tu y serais comme j'y suis à ma place !

LEILA. Dix-sept ans, je tiendrai pas, c'est sûr.

TERESA. Regarde André, trente ans.

LEILA. Ça fait un moment qu'il nous bassine avec sa fête, je sais même plus quand c'est.

TERESA. Noël, on peut plus dire qu'on le fête avec ma fille, elle est trop grande.

LEILA. Dans 2 Noël je me marie, dans 3 Noël on fait un gosse, dans 4 Noël on lui fait un sapin enguirlandé.

TERESA. Le nouvel an, c'est plus gai, avec les amis.

LEILA. Dans quarante Noël la retraite à taux plein. Pas sûr.

TERESA. On se fait quand même un bon petit gueuleton au réveillon ; et l'année dernière elle m'a offert un cadeau, d'habitude c'est que moi. Je sais pas si ça m'a fait plaisir.

LEILA. Dans soixante Noël, ça sent le sapin.

François René et André, pantalons retroussés façon culotte courte, viennent en se chamaillant s'asseoir sur les genoux du père Noël.

FRANÇOIS RENÉ. André ?

GIII. Laissez venir à moi les petits enfants.

ANDRÉ. Moi je voudrais la ferme des zanimaux.

GIII. Avec quels zanimaux ?

ANDRÉ. Avec des vaches.

GIII. Et pis ?

ANDRÉ. Et pis des chevaux, et des cochons.

GIII. Et ?

ANDRÉ. Et des poules et des oeufs, du lait du beurre.

GIII. Et la crémière ?

ANDRÉ. La crémière ? Non, pas la crémière : la caissière ! Et pis du vin blanc, du cassis.

GIII. La caissière, du vin blanc et du cassis ? Tu es trop jeune. Plus tard, plus tard.

ANDRÉ. Tout de suite !

FRANÇOIS RENÉ. Et moi je voudrais des petits soldats qui chassent les zanimaux, pan ! pan !

ANDRÉ. Alors moi je veux une panoplie de Zorro.

FRANÇOIS RENÉ. Et un 357 magnum.

ANDRÉ. Et le costume de Superman.

FRANÇOIS RENÉ. Le casque de Dark Vador et du plutonium de qualité militaire.

GIII. Vous avez été sages toute l'année ?

FRANÇOIS RENÉ. et **ANDRÉ.** *(en chœur)* Oh oui oncle Noël !

GIII. Vous méritez un beau cadeau ?

FRANÇOIS RENÉ. et **ANDRÉ.** Oh oui tata Noël !

GIII. Et vous croyez en moi ?

FRANÇOIS RENÉ. et **ANDRÉ.** Oh oui monsieur Noël Père.

GIII. Appelez-moi simplement Noël. Et maintenant... SBAM !

La formule magique de Giii opère : il neige.

FRANÇOIS RENÉ. Ça fait de la buée.

ANDRÉ. Le sapin dans le salon.

FRANÇOIS RENÉ. Nos souliers, près de la cheminée.

ANDRÉ. Le réveillon, on mange tard, et c'est drôlement bon.

FRANÇOIS RENÉ. On finit les verres quand ils ont le dos tourné. Champagne !

ANDRÉ. Ça pique !

FRANÇOIS RENÉ. On est gais, les visages sont rouges, il fait chaud.

ANDRÉ. Maman fait durer le repas, papa la taquine.

FRANÇOIS RENÉ. Sur la bûche il y a des petits bonshommes avec des barbes blanches, une scie rouge, un sapin vert tout plat.

ANDRÉ. On les suce, et on croque les champignons en sucre.

FRANÇOIS RENÉ. Je me lèche les doigts.

ANDRÉ. Un câlin, sur les genoux de maman.

FRANÇOIS RENÉ. Je baille.

ANDRÉ. Ça fait bailler tout le monde.

FRANÇOIS RENÉ. Au lit !

ANDRÉ. On a du mal à s'endormir, tout excités.

FRANÇOIS RENÉ. Bonne nuit.

ANDRÉ. Bonne nuit.

Giii s'esquive.

Lumière matinale.

ANDRÉ. Bonjour !

FRANÇOIS RENÉ. Bonjour.

ANDRÉ. Oh ! Tous les paquets !

FRANÇOIS RENÉ. Très gros, plein, sous l'arbre.

ANDRÉ. On est en pyjama.

FRANÇOIS RENÉ. Les premiers levés.

ANDRÉ. Papa et maman dorment encore.

FRANÇOIS RENÉ. Tu crois ?

ANDRÉ. Sur celui là il y a ton nom, tiens, François René.

FRANÇOIS RENÉ. Pour toi : André.

ANDRÉ. Ah !

FRANÇOIS RENÉ. Ah !

André déchire le papier cadeau. Un cube. Il le retourne, le cube fait "meuh". François René déballe, plein d'épaisseurs. Un gros ouvre-boîte.

Panneaux : toujours plus ! Encore davantage d'avantages !

Les caisses ont changé, elles sont dos à dos, obligeant à des contorsions pour se parler. Leila enfile sa blouse à la hâte.

TERESA. Bonjour.

LEILA. Bonjour ! Irène aurait pu m'attendre deux minutes de plus !

ANDRÉ. Vous auriez dû rester au lit deux minutes de moins.

LEILA. Vous croyez que j'ai le temps d'aller me recoucher après mon premier service ?

TERESA. Vous faites votre anniversaire en une seule fois où c'est fractionné ?

ANDRÉ. Je vais annuler.

TERESA. Annuler ? Trente ans ça se fête !

ANDRÉ. Elle n'est pas prête. La fête. C'est idiot, ces choses qu'on pense tellement à l'avance, on les vit une fois dix fois cent fois et on se rejoue les variantes. On préfère les rêver.

LEILA. Faut vous y prendre maintenant pour bien rêver vos quarante ans !

TERESA. Leila !

ANDRÉ. Quarante ans ! Nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu. Oh pardon. Il faut que j'essaye, je dois y arriver, c'est le moment ou jamais.

TERESA. On peut vous aider.

ANDRÉ. Hélas non ! Ah ! et Monsieur Perceval qui n'est plus là ! Impossible. Je ne peux pas me faire remettre une médaille par celui qui l'a poussé dehors... Je ne devrais pas vous dire ça...

TERESA. Tant pis pour la médaille, on fait ça entre nous, vous, les caissières...

ANDRÉ. Oui, les caissières !

LEILA. *(apercevant François René)* Attention, SBAM !

André va au devant de François René.

FRANÇOIS RENÉ. Avez-vous eu le temps de sensibiliser le personnel ?

ANDRÉ. Du côté personnel... je piétine.

FRANÇOIS RENÉ. Il faut agir vite

ANDRÉ. Oui ! Vite, et sans précipitation.

FRANÇOIS RENÉ. Vous avez abordé la question frontalement ?

ANDRÉ. Oui ! Non !

FRANÇOIS RENÉ. Combien me reste-t-il, dix minutes, écoutez je crois que je vais vous initier à une doctrine de la maison, le management participatif.

Il va vers Leila et Teresa, lit leurs prénoms sur leurs badges.

TERESA. Bonjour.

LEILA. Bonjour.

FRANÇOIS RENÉ. Teresa, Leila, bonjour, tout d'abord, il faut je vous dise, les caissières, c'est fini.

TERESA. Je le savais !

LEILA. SBING !

FRANÇOIS RENÉ. *(satisfait de son effet)* Dans le groupe Profile, Profaïle, Profileu, plus de caissières : des hôtesses de caisse. Ah ! Vous imaginez tout de suite la différence ! Non ? On vous expliquera, mais aujourd'hui voyons plus haut, plus large, plus loin. Vous vous êtes sans doute posé des questions sur la stratégie du groupe dont vous faites désormais partie, je suis là, à votre service, n'hésitez pas, je me présente, François René.

LEILA. Monsieur René... ce qu'on se demande nous, c'est savoir si on va être encore là dans six mois.

FRANÇOIS RENÉ. Merci pour votre question, elle est claire et elle est directe. La meilleure manière de vous répondre est de faire appel à votre bon sens : si des licenciements massifs étaient programmés, est-ce que je viendrais comme ça, tranquillement discuter avec vous ? Bien. A mon tour, une question. Après quatre heures aux caisses, n'êtes vous pas, parfois, fatiguées ?

TERESA. On a une pause toutes les deux heures, cinq minutes.

FRANÇOIS RENÉ. La pause vous semble assez longue ?

LEILA. Des fois c'est un peu court.

FRANÇOIS RENÉ. Vous avez raison une pause courte, c'est scientifiquement prouvé, les ergonomes ont montré qu'il était plus dur de redémarrer après, et de surcroît une pause au travail, ça n'est pas comme chez soi, on ne se détend pas vraiment, alors est-ce que ça vous arrive, après ces quatre heures, coupées

par une pause de cinq minutes, d'avoir mal au dos, jambes lourdes, d'être irritables ?

TERESA. *(méfiante)* Ça va à peu près.

LEILA. Ça arrive.

FRANÇOIS RENÉ. Vous ne pensez pas qu'on pourrait mieux s'organiser, si cela se trouve tout est parfait ici, mais souvent on s'aperçoit qu'à certains moment plusieurs caisses sont ouvertes et il n'y a pas foule, et d'autres fois il y a foule et il faudrait plus de caisses et donc plus de caissières, si c'était plus souple vous seriez moins tendues...

LEILA. C'est vrai.

TERESA. *(de plus en plus méfiante)* En général ça va.

LEILA. Arrête, tu le dis que ça va pas, des fois.

FRANÇOIS RENÉ. Tss tss pas de disputes entre nous, souvent les disputes naissent de conditions de travail tendues, nous prendrons le temps de réfléchir à tout ça, pour voir ce qu'on pourrait améliorer, quatre heures c'est long, j'ai bien noté, encore merci de votre participation, merci, merci. Je vois que vous êtes de bonnes employées, vous avec votre franchise, je suis sûr que vos collègues apprécient. Et vous avec cette volonté de relativiser les difficultés. Merci, au revoir.

TERESA. Merci, au revoir.

LEILA. Merci, au revoir.

François René s'éloigne avec André.

FRANÇOIS RENÉ. André, il est impératif de fluidifier le débit des clients, nous allons installer deux caisses automatiques, les clients bipent eux mêmes leurs achats et payent par carte.

ANDRÉ. Sans caissière ?

FRANÇOIS RENÉ. Une hôtesse volante surveille les caisses automatiques, il faut régler les petits incidents, faire des contrôles aléatoires – plus le client est libre, plus il faut le surveiller. Pour les hôtesses de caisse, il faut arriver à faire des blocs de deux heures, sans pauses, et en programmer un maximum aux heures de pointe, entre-temps elles rentrent chez elles, avec un moyen de les faire venir rapidement si nécessaire, vous voyez bien, la journée de 8 heures, elles

n'en veulent plus. Par exemple 7h30 à 9h30, pour l'ouverture, et puis 11 à 13, et le soir 19 à 21, une vingtaine d'heures par semaine, pas plus, pour leur vie de famille, c'est important pour une femme, et pour nous, un temps partiel, c'est des charges en moins, voila un accord gagnant-gagnant.

ANDRÉ. C'est que...ces horaires là, il y en a que ça ne va pas arranger, qui habitent loin, et ça va coincer aussi pour le salaire.

FRANÇOIS RENÉ. Un petit plus pour celles qui font 6 jours ; les dimanches aussi, pas tous, bien sûr, c'est encore interdit dans ce quartier, ça viendra, mais les dimanches stratégiques ; l'équation est simple : elles travaillent plus, nous gagnons plus. On pourra récompenser les plus méritantes avec les meilleurs horaires. Il faut penser à préparer leur avenir ; faire évoluer certaines avant que le métier n'ait disparu.

ANDRÉ. Vous voulez supprimer...

FRANÇOIS RENÉ. Notre centre de technologies avancées mène des recherches sur l'étiquetage radio, RFID, Radio Frequency Identification. RFID, ça permet de ne pas décharger le caddie ; le client le pousse sous un portique, une étiquette sur chaque article renvoie un signal, hop, le total est fait, on paye, plus de manutention, plus de vol, meilleur approvisionnement, moins de caissières.

ANDRÉ. R.F.I.D. Ça remplace le S.B.A.M.

FRANÇOIS RENÉ. La technique est au point, c'est encore cher ; ça baissera. Il ne faut pas que les hôtesses de caisse coûtent trop cher : rapidement elles ne seraient plus compétitives par rapport aux RFID. Notre devoir d'entreprise, d'entreprise citoyenne, est de sauvegarder l'emploi aussi longtemps que possible. Salaires au minimum, flexibilité au maximum : optimum social. La gestion participative, c'est pour toutes ces femmes, ces mères : nous les impliquons pour qu'elles participent activement à garder leur travail. Mais certaines doivent commencer à évoluer dès demain. André, vous connaissez parfaitement le personnel, parlez-moi de chacune des hôtesses...

François René prend André sous le bras et sort.

Teresa et Leila

LEILA. Bon je file.

TERESA. Giii !

LEILA. Oh, tu sais...

TERESA. C'est lui qui s'accroche ou c'est toi ?

LEILA. Moi ? Je ne ferais pas une erreur pareille.

TERESA. Vas-y, je ferme.

LEILA. Bon dimanche.

TERESA. Ma fille est chez une copine. Je croyais que tu n'aimais pas les dimanches.

LEILA. Je croyais aussi.

Teresa, seule, range.

TERESA. ... il prenait toujours un café, il disait "un express, serré" - le garçon répétait, " un noir bien serré, un" - parce qu'il ne voulait surtout pas dormir, il voulait profiter du dimanche, et puis le soir il reprenait son boulot de nuit, c'était dur, il travaillait la nuit du vendredi, dormait à moitié la journée du samedi, avait des insomnies dans la nuit du samedi au dimanche... et moi un diabolo menthe. On était que tous les deux, maman elle n'aimait pas aller au café, elle se reposait, elle aimait s'allonger après manger, le dimanche, son luxe, avec la maison pour elle toute seule...

Aux beaux jours avec papa on se mettait en terrasse, on regardait les gens, on riait, on n'avait pas besoin de trop causer, juste on suivait comme ça une grosse dame avec un tout petit chien ou des amoureux qui ne faisaient pas attention, et il roulait ses cigarettes, d'une seule main, sur sa cuisse, il avait appris ça de son copain qui avait perdu un bras à la guerre ou dans une machine, je ne sais plus.

Les dames, c'est lui qui m'a appris, j'étais gamine. Il allait prendre le jeu sur l'étagère derrière le comptoir... Voilà, les blancs, à toi, souviens-toi de ce que je t'ai dit la dernière fois et maintenant je me tais, tu te débrouilles...

Tu te tais. Je me débrouille.

Au printemps à la foire du trône, on regardait la grande roue, les auto-tamponneuses, j'avais bien trop peur pour y aller et puis c'était cher, mais papa tirait à la carabine sur les pipes et moi au jeu de massacre, on revenait en fin d'après midi, morts de fatigues, les pieds en bouillie, avec des ours en peluches énormes et des assiettes peintes, on appelait d'en bas « maman, maman » - il l'appelait maman lui aussi – « maman, on a gagné » !

Teresa a retiré ses chaussures en parlant de ses pieds en bouillie, elle en lance une sur le tas de boites de conserves qui s'écroule ; le bruit l'arrête dans sa rêverie ; elle refait patiemment l'empilement.

Panneaux : viiiite !

François René observe de loin l'arrivée des employés.

André, nerveux, erre sur le plateau, s'arrête, repart, se fige. Il parle à Irène, comme si elle était là.

ANDRÉ. Irène, je dois vous voir quelques instants. Irène, je ne vais pas y aller par quatre chemin. Irène, nous nous connaissons depuis... depuis combien de temps nous nous connaissons, Irène ?

En off, on entend des talons de femme, une porte, un bruit de casier métallique. André se malaxe les mains, le regard tendu vers le vestiaire.

ANDRÉ. Aujourd'hui. Dans trois minutes. Je suis le plus heureux des hommes. Droit au but. Ou tout est fini entre nous. Deux minutes. Avant même d'avoir commencé. Irène, vous pouvez venir ? Irène ?

Leila finit par se montrer.

ANDRÉ. Ah, Leila, bonjour. Demain, c'est la fête ! Trente ans ! Cette fois j'y vais. Je peux vous embrasser ? C'est une répétition.

Leila se dégage de l'étreinte maladroite de André.

LEILA. Joyeux anniversaire, mes vœux les plus sincères ; qu'est-ce que je peux vous souhaiter ?
ANDRÉ. Un vœu, ça doit rester secret...

Leila s'installe longuement, se pose, se relève pour préparer les 2 autres caisses, regarde sa montre. Bruit de casier. Teresa.

LEILA. Bonjour !
TERESA. Hier tu m'as dit bonjour trois fois dans la journée !

LEILA. Bonjour, bonjour, bonsoir !

ANDRÉ. *(à Teresa)* je peux vous embrasser ? C'est une répétition.

LEILA. Vous l'avez déjà dit.

ANDRÉ. *(à Teresa)* Ben oui. Demain je fais mes trente ans.

TERESA. *(ironique)* Vous ne les faites pas.

LEILA. Si, il les fête.

André part à la recherche d'Irène, toujours sous le regard de François René. Giii s'approche avec un caddie plein.

TERESA. Giii !

LEILA. Giii !

Giii parade avec son caddie. François René les rejoint, puis André, qui ne cesse d'attendre Irène.

GIII. Exclu de la cage de fer de la production, et exclu de la cage dorée de la consommation, il était temps que je m'inclue.

FRANÇOIS RENÉ. On dit la sphère de la production et la bulle de la consommation.

ANDRÉ. Un stage indemnisé ?

FRANÇOIS RENÉ. Un... travail ?

ANDRÉ. Homo habilis !

FRANÇOIS RENÉ. Homo sapiens sapiens !

GIII. Le travail, la production, j'ai bien sûr porté mes efforts sur cette portion du cercle vicieux.

TERESA. Vingt soixante-quatorze.

LEILA. Cinquante-trois quarante-neuf.

FRANÇOIS RENÉ. Merci d'être bref, vous allez ralentir la queue.

GIII. Grâce au point accueil jeunes de l'agence missionnaire pour l'emploi par l'orientation de l'insertion, j'ai appris comment saluer à l'arrivée, me tenir sur la chaise devant l'employeur potentiel, pas trop avachi, pas assis trop au bord, et comment me retenir d'envoyer mon poing sur la gueule en partant.

ANDRE. Allez, allez, vous bloquez la caisse.

GIII. Mon employabilité n'a jamais été aussi grande.

FRANÇOIS RENÉ. Il ne vous manque rien.

GIII. À moi non. À quelques millions d'autres non plus. Le marché est déprimé alors les entreprises sont déprimées et elles n'embauchent pas. Pour briser ce cercle, exclu de la production, exclu de la consommation, après une minutieuse analyse macro et micro économique, j'ai opté pour une relance par la consommation.

Giii lance son chariot dans le couloir de la caisse vide, celle d'Irène, et passe sans payer.

FRANÇOIS RENÉ. Il ne fallait pas le laisser passer !

LEILA. Désolée, c'est la caisse d'Irène ; à force de changer les horaires...

FRANÇOIS RENÉ. Occupez-vous en à sa place ! De toute façon elle ne fait plus partie de la maison.

ANDRÉ. Irène ?

FRANÇOIS RENÉ. Depuis hier soir ; je l'ai vue, sur vos conseils. J'ai été surpris. Elle n'a pas du tout le profile de notre société, et de son poste. Elle en a convenu et nous nous sommes séparés d'elle. En faisant un geste.

André manque d'air et titube, cherche un point d'appui sur une pile de boites de conserves, la fait écrouler et tombe avec le tas.

ANDRÉ. Mais, Irène, c'est une employée irréprochable !

FRANÇOIS RENÉ. C'est vous qui le dites !

TERESA. C'est dégueulasse.

LEILA. Irène !

FRANÇOIS RENÉ. Et le voleur ! Vous risquez votre place toutes les deux, vous n'avez rien fait.

LEILA. Je croyais que c'était pour un essai de ces fameuses étiquettes radio RFID.

TERESA. Ça nous intéresse bien de voir comment ces caddies passent à toute vitesse sans caissière.

LEILA. Giii !

TERESA. Giii !

LEILA. Soixante-huit !

TERESA. Trente-six !

FRANÇOIS RENÉ. Qui vous a parlé de ça ?

ANDRÉ. Moi.

André lance un coup de pied dans un autre empilement de boîtes de conserves. Ils se figent tous de stupeur.

ANDRÉ. Mon rayon de soleil... (*Il se perche sur la caisse d'Irène).* Irène ! Chers collègues - pas vous, vous n'êtes pas un collègue ! Trente ans de maison demain, quel... gâchis. Cher client ! Jeune homme ! Qu'avez vous pris ? Des biscuits salés ? Du vin blanc et du cassis pour un kir ? Ah ! Saumon fumé et champagne. C'est dommage, dans des gobelets en plastique... Mais enfin, allons-y. Ne pas faire trente ans dans la même boîte, ça s'arrose. François René vous êtes... Un sale... Je vous...

FRANÇOIS RENÉ. Bouffon !

ANDRÉ. Nique ta mère !

FRANÇOIS RENÉ. Ta mère en short devant le prisu !

ANDRÉ. La tienne en tongs au mariage de ton père !

FRANÇOIS RENÉ. Je porte plainte ! Vol et complicité ! Tous complices ! Vous êtes virés !

Giii, André, Leila et Teresa l'entourent. Sous l'œil goguenard de Giii, Leila, Teresa et André s'emparent de François René, lui lient les mains et l'attachent. Giii lui prend son téléphone.

TERESA. On occupe le magasin !

ANDRÉ. Aucun de licenciements !

LEILA. Pas de poursuites contre nous !

Teresa et Leila s'agitent pour bloquer les issues. André retourne des panneaux publicitaires et écrit consciencieusement à la bombe. Giii nargue et titille François René avec son téléphone portable.

LEILA. Grille fermée !

TERESA. Portes bloquées !

LEILA. Nourriture, boisson, couvertures…

TERESA. On peut tenir un siège et même faire la fête. Ah, on a enfermé un client !

ANDRÉ. Giii ? Ça n'est pas vraiment un client.

André donne à Leila un panneau écrit en belles lettres rondes « fermé pour cause de travail » et à Teresa « non au licenciement ». Ils se regroupent avec Giii en laissant François René seul, dans le noir. Ils débouchent le champagne.

Giii. À la vôtre !

LEILA. À la nôtre !

Ils portent leur verre aux lèvres, sauf André. Leila prend le téléphone, laisse un message.

LEILA. Irène, on a enfermé François René Roquemaure, on occupe le magasin, viens vite !

ANDRÉ. Buvons !

Ils se congratulent, portent des toasts, allument des bougies festives, mettent des guirlandes, lancent des confettis, imitent François René.

LEILA. « Je porte plainte ! »

TERESA. « Vol et complicité ! »

ANDRÉ. « Tous complices ! »

GIII. « Vous êtes virés ! »

TERESA. Qu'est ce qu'on a fait ?

ANDRÉ. Rien ne sera plus jamais comme avant !

Teresa va apporter à manger à François René : une boite de petits pois, une bouteille de vin, un paquet de biscottes. Elle l'éclaire avec une lampe de poche.

TERESA. Petits pois, côtes-du-rhône, biscottes.

François René boude. Teresa retourne au groupe ; ils jouent aux cartes. André gagne, Giii et Leila se jettent des regards complices.

ANDRÉ. Et voilà !

LEILA. Je n'ai pas de jeu

GIII. Je ne suis pas heureux au jeu non plus.

Ils rangent, balayent, grignotent, se taquinent. Leila va nourrir François René.

LEILA. Petits pois, côtes-du-rhône, biscottes. Y a du stock, faut que ça tourne ! Oh, mais on n'a pas tout fini ! On n'est pas dans son assiette ?

FRANÇOIS RENÉ. Rendez-moi au moins mon téléphone ! C'est inhumain ! Ça fait partie de mes droits fondamentaux, je veux pouvoir être joint à tout moment ;

TERESA. Il parait qu'à force ça s'attaque au cerveau. On le garde, pour votre santé.

FRANÇOIS RENÉ. Quelle heure est-il ? Je ne sais plus où j'en suis !

Leila retourne au groupe.

ANDRÉ. Et ce soir, qu'est-ce qu'on fait ?

GIII. Dans les films, ils chantent et ils dansent et...

Intimidés, ils hésitent un peu, puis Teresa commence « Le temps des cerises », qu'ils reprennent tous en chœur. Giii invite Teresa à valser doucement, André suit avec Leila.

GIII. Changez de cavalière !

Giii et Leila s'éloignent, enlacés.

TERESA. Vous aimez danser !

ANDRÉ. J'aimais danser. J'aime danser. Je me sens un peu... Désolé, je vais dormir dans mon bureau. Bonsoir Teresa.

TERESA. André ! ... Bonsoir

Teresa retourne voir François René.

TERESA. Souper ! Une surprise, des extra-fins ! Vous êtes sûr que vous portez plainte ?

FRANÇOIS RENÉ. Vol de montre, vol de téléphone, séquestration !

TERESA. Et vous, tous ces petits pois que vous avez mangé : abus de biens sociaux !

FRANÇOIS RENÉ. Je ne porte pas plainte, on arrête, on repart à zéro.

TERESA. Avec Irène ?

FRANÇOIS RENÉ. Pas question.

Giii revient dans la pénombre.

GIII. Comme un rat en cage
j'ai la rage
de tout éclater
...
toi tu bosseras pour tes gosses
...
moi cool Raoul je roulerai ma bosse
...
tes semelles sont de plomb
...
j'ai des roulettes aux talons

Leila, enveloppée dans un duvet, observe François René un moment.

GIII. Je voulais surveiller, qu'il ne s'échappe pas.

LEILA. Il a l'air gentil quand il dort.

Giii. Dort-il ? Il compte les moutons, les côtelettes, les gigots, achète un troupeau.

LEILA. La bergère...

GIII. Il te plait ?

LEILA. il parle bien, il est riche... Allez, viens !

Jour suivant, chacun dans son coin. Teresa range vaguement. André fait une réussite, Leila et Giii se font des mamours. Leila va servir François René.

FRANÇOIS RENÉ. Cinq boites une journée, ça fait quatre heures quarante-huit minutes par boite...

LEILA. Petit-déjeuner.

FRANÇOIS RENÉ. Je veux rentrer chez moi.

LEILA. Nous pratiquons l'annualisation : vous ne bougez pas d'ici tant qu'on a besoin de vous, et après on ne veut plus vous voir.

FRANÇOIS RENÉ. Une seule cuillérée, et tout de suite, je cours aux chiottes.

LEILA. Ça s'appelle du flux tendu.

FRANÇOIS RENÉ. Vous croyez quoi ? Que je fais ce que je veux chez Profile ?

Leila fait signe aux autres que rien n'avance, et retourne auprès de Giii .

TERESA. Qu'est-ce qu'on a fait ?

ANDRÉ. Rien ne sera jamais plus comme avant.

Le téléphone sonne. Teresa décroche. Ils se rassemblent.

TERESA. Irène ne viendra pas. Elle... fait des courses.

ANDRÉ. Des courses...

GIII. Il faut faire un cahier de revendications !

LEILA. Un cahier.

ANDRÉ. Je vais en chercher un !

LEILA. Avec tout ce qui ne va pas.

TERESA. Les horaires.

LEILA. Les salaires.

ANDRÉ. Euh, à spirale ? Petits carreaux ?

TERESA. Ce qu'on ne veut pas, c'est les caisses automatiques.

LEILA. Ni les puces RFID.

GIII. Tu veux faire ça toute ta vie ? TMS SBAM ?

LEILA. Jamais ! En attendant ce boulot, il paye mon loyer.

GIII. Tes petits pois, ton côtes-du-rhône.

ANDRÉ. Des courses...

LEILA. Et mes vacances, et ma retraite un jour, et tes allocations !

TERESA. Toi, tt'es jeune, tu pourrais te former, faire autre chose.

LEILA. Et toi ? Et puis quoi ? Je sais plus ! Je sais plus ! Faire quoi ? Ça va toujours plus vite !

André lui passe le cahier, elle le bip à la caisse, machinalement.

LEILA. Deux quatre-vingt-cinq... Tiens, un truc d'avenir, avec une bonne formation, on pourrait devenir... des caissières automatiques ! Suffit de retirer le cerveau.

LEILA. et TERESA. Bip bip bip bip...

Elles délirent en jouant les automates, entraînant André et Giii. Ils vont en délégation voir François René.

FRANÇOIS RENÉ. On n'est pas samedi ?

TERESA. Quelle importance, le samedi, on travaille aussi.

FRANÇOIS RENÉ. Le samedi je vois mes enfants. À moins qu'on soit dimanche ?

TERESA. Le dimanche aussi ?

FRANÇOIS RENÉ. Oui, le dimanche. Enfin, le dimanche, jusqu'au soir.

LEILA. Vous abandonnez les poursuites.

ANDRÉ. Pas de licenciement.

TERESA. Des formations.

FRANÇOIS RENÉ. Pas de poursuites, mais on réorganise, il faut s'adapter, on forme si c'est nécessaire, et je maintiens le volume d'emploi.

Panneaux : nouveau ! plus ! mieux !

Teresa est perchée pour surveiller les caisses automatiques.

LEILA. J'espère que ça va s'arranger.

TERESA. C'est mal barré.

LEILA. Ça peut pas être pire. Bonjour. Au revoir. Merci.

TERESA. Mais si.

LEILA. Tu me rassures. N'empêche, le Docteur Red, j'aimerais bien savoir ce qui va lui arriver si Johana va en finale. Au fait, ta fille ?

TERESA. C'est un concours tu sais, alors on peut pas dire ; moi j'ai bon espoir. Et Giii ça va toujours ?

LEILA. *(soupirant, amoureuse)* Giii ! Jusqu'ici, il supporte. Bonjour

TERESA. Un si joli couple, ça devrait nous faire un beau bébé.

LEILA. Faire un beau bébé dans un monde moche, merci ! Tu peux pas savoir si ça va s'arranger, ou si ca sera pire, parce que dans le scénario des séries, ils font exprès d'écrire le contraire de ce que tout le monde attend, pour relancer l'intérêt de l'audience.

TERESA. Justement, plus c'est le contraire, plus c'est la même chose, le contraire du contraire de ce que tout le monde attend.

LEILA. Eh, Teresa, toi aussi tu fais partie de tout le monde.

TERESA. J'aurais jamais pensé qu'un jour Irène me manquerait.

LEILA. Une borne automatique, on peut même pas en dire du mal.

TERESA. On pourrait demander une formation, pour parler avec les bornes, quand il y aura plus que toi ou moi toute seule avec elles. Bip bip.

LEILA. Bip bip bip ; qui demande la formation ?

(silence/temps)

TERESA. Leila, en fait, j'ai déjà vu demain.

LEILA. Ça y est, elle voyage dans le temps. Tu regardes trop la télé.

TERESA. J'ai vu l'épisode de la nouvelle saison, sur un site pirate, et la sœur de Johana, elle se met avec le Docteur Red et si tu veux tout savoir...

LEILA. *(en colère)* Tu me pourris la vie là, pourquoi tu me racontes ça? Non, j'ai pas envie de savoir d'avance pour le Docteur Red ni pour Johana nl... Ni pour les vacances à Cocobeach avec leur psy.

(silence/temps)

LEILA. Excuse-moi... les mouchoirs en papier ?

TERESA. Hein ?

LEILA. Ben oui, c'est combien les mouchoirs en papier là, le paquet de douze pure cellulose parfumé au gingembre hyper résistant garanti que ça traverse pas...

TERESA. Je sais pas.

LEILA. Tu sais pas ? Le paquet de douze ? Pure cellulose ? Parfumé au gingembre ? Hypra résistant garanti que ça traverse pas ?

TERESA. Non, je sais pas.

LEILA. Tu ne sais pas. Moi je croyais que tu savais tout.

TERESA. Si je savais tout... si je savais tout, je serais pas ici. Bon, moi, je ferme ma caisse.

(long silence)

TERESA. C'est quoi, cette histoire de psy et de vacances à Cocobeach ?

LEILA. Rien.

TERESA. D'où tu sors ça ?

LEILA. Nulle part. Là-dedans. Je raconte à Giii, lui il a ses séries que moi j'aime pas trop. J'avais raté l'épisode, alors j'ai inventé une histoire, Cocobeach, le psy, ça a marché, il a bien aimé. Alors je continue.

TERESA. J'aimerais bien que tu me racontes aussi.

LEILA. C'est intime.

TERESA. Je comprends.

Teresa commence à partir. Leila la rejoint, pose la main sur son épaule.

LEILA. On pourrait inventer une histoire toutes les deux, pour nous.

TERESA. Avec nous deux dedans. On va s'éclater !

LEILA. Les autres, ils vont en prendre plein la figure.

TERESA. Paf dans le profile.

Leila rit. Elles ôtent leurs blouses, se recoiffent. En sortant elles croisent Giii. Teresa lui fait la bise, et Leila l'embrasse.

GIII. Bonne nuit

Giii enfile un uniforme et une casquette plate. Il éteint les lumières principales, fait une tournée avec la lampe de poche, s'installe devant des moniteurs de vidéosurveillance en noir et blanc. La lumière baisse encore. Certains écrans montrent des rayons vides, d'autres une goutte qui tombe régulièrement sur une surface d'eau (bruit). Une ombre se faufile à l'écran, et l'image de Giii, avec une casquette de base-ball à l'envers, s'approche et frappe à l'intérieur ; le gardien Giii sursaute.

GIII. Hein ?

IMAGE. Salut, vieux !

GIII. Salut, casse couille.

IMAGE. Oh, tu me respectes ! Ce boulot tu l'as grâce à moi. Tu es là pour n'être pas trop ici. Une racaille de moins en liberté. Tu te verrais, comme un con dans ton bocal... Io ! Comme un rat en cage, j'ai la rage de tout éclater.

GIII. J'aurais préféré qu'ils gardent Irène ; moi j'avais le choix entre le bocal ou la tôle.

IMAGE. Bouffon ! Même dans mes pires cauchemars schizos je m'imaginerais pas là-dedans. Ça me fait gerber, tiens, je gerbe.

On l'entend gerber hors champ. Il revient en gros plan avec une bouteille. Pendant ce temps André se glisse dans le magasin.

GIII. Repose ça immédiatement.

IMAGE. À la tienne ! Ça va avec Leila ?

GIII. Leila...

IMAGE. Leilaaa. Alors, bouffon, tu lui colles un polichinelle dans le tiroir ? Elle ne veut pas. Elle ne veut pas qu'il mette des couches et mange des petits pots du supermarché. Elle ne veut pas qu'il traîne, adolescent, dans les allées. Elle ne veut pas qu'il travaille au supermarché.

GIII. Un polichinelle dans le tiroir-caisse !

André se perche sur une chaise et passe une corde.

ANDRÉ. Chère Teresa, chère Leila, cher Giii, très chère Irène. Monsieur François René Roquemaure, homo economicus miserabilis. Demain vous ouvrirez avec retard, ça sera ma faute. Je n'ai pas voulu le voir, ma date de péremption est largement dépassée. L'argent de la corde est sur la caisse.

Gii s'approche en entendant du bruit. André se passe la corde autour du cou. Giii se précipite, bouscule la chaise qui tombe, la corde se tend. Il soulève André par les jambes ; il ne peut plus le poser. André tousse et râle.

ANDRÉ. Adieu ; place aux jeunes !

GIII. Les jeunes, ils ont pas du tout envie de votre place.

ANDRÉ. J'ai fait le tour, et plusieurs fois. Ici et dehors, ça va de pire en pire.

GIII. Il faut se battre, pourquoi y a jamais eu de syndicat ?

ANDRÉ. Quand ça allait bien, ça servait à rien, maintenant que ça va très mal, ça sert plus à rien.

GIII. Il est jamais trop tard.

ANDRÉ. il est toujours trop tard.

Giii fléchit, se ressaisit.

ANDRÉ. Je me suis toujours fait manipuler par ceux en haut, une vraie marionnette. Perceval, il est parti avec une belle indemnité, lui, tiens ! Moi qui le plaignait ! Pour une fois que j'ai mis le fil moi-même, tu n'as pas le droit de m'empêcher.

GIII. Et l'amour, l'amour, c'est toujours possible !

ANDRÉ. Irène !

GIII. Vous nous emmerdez avec Irène, Teresa elle est cent fois mieux. Le sexe, ça vaut encore le coup non ?

ANDRÉ. À mon âge...

GIII. Paraît que quand on se pend, on bande, jusqu'à éjaculer.

ANDRÉ. Arghh !

François René arrive en hâte.

FRANÇOIS RENÉ. Je n'étais pas loin, on m'a signalé l'alarme... Bon, apparemment rien de grave, la situation est sous contrôle... J'en profite pour vous dire, je m'en vais. Ça me chiffonnait. L'argent, les petits pois, l'argent... On peut se passer des petits pois ! Bien sûr ! On fait circuler l'argent, vite, plus vite... La cryptomonnaie ! Tout est sur des rails, ici, mission accomplie ! Je peux me retirer, vous êtes autonomes, l'autonomie, c'est ça qui est important. Je file... Ah, si vous pouviez vous voir ! Magnifique ! La solidarité entre générations, la réconciliation par le travail ! Quelle chance ! Allons, j'y vais. Toujours seul. La solidarité ! La solidarité, dans mon boulot, on ne sait même pas ce que c'est !

François René repart.

GIII. Leila et Teresa vont arriver.

ANDRÉ. Et après ?

GIII. Faut que je vous dise... quand j'étais gamin, une fois, ou deux, j'ai...emprunté...

ANDRÉ. Tu avais toujours des bonbons plein la bouche.

GIII. L'amour ça te dit vraiment pas ?

ANDRÉ. Plus.

GIII. Le sexe.

ANDRÉ. Plus.

GIII. La révolution ?

ANDRÉ. Les lendemains des lendemains qui chantent déchantent.

GIII. *(reprend en rap)* Les lendemains des lendemains qui chantent déchantent, bon ça, mec, je peux t'apprendre à rapper et à danser le hip hop.

ANDRÉ. Hé ! C'est ça, et moi, mec, je t'enseigne la rumba et le paso doble.

GIII. Chiche ! Je vais épater Leila.

Giii esquisse quelques pas en chantonnant sur un air de tango " les lendemains des lendemains qui chantent, déchantent ", tenant toujours André enlacé par les genoux.

ANDRÉ. Arghhh !

GIII. Le jour se lève ! Tiens bon ! Les lendemains des lendemains qui chantent déchantent ; les lendemains, allez, les lendemains...

ANDRÉ. Lendemains...

GIII. Les lendemains des lendemains, vas-y !

Teresa et Leila entrent en enfilant leurs blouses ; elles se précipitent.

ANDRÉ. Les lendemains des lendemains...

GIII. ... qui chantent...

ANDRÉ. ... déchantent.

Teresa et Leila viennent soulager Giii ; ils forment un groupe compact. Leila est enceinte.

LEILA. Oui mais les lendemains...

TERESA. ... des lendemains qui déchantent...

TOUS. ...chantent !